



Les Douze Tribus d'Hattie

Ayana Mathis



DOSSIER DE PRESSE

CONTACT ET INFORMATION

Éditions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris
Tél. : 01 45 44 61 33 / info@gallmeister.fr

Le Monde

13 février 2014

Des Livres

Métisse du Cap, Noire dans l'Amérique des années 1920 et émigrée bangladaise à New York, Agaat, Hattie et Amina mènent une lutte acharnée pour trouver leur place parmi les Blancs. Trois récits vertigineux

Femmes du nouveau monde

CATHERINE SIMON

Agaat, Hattie et Amina, si jamais elles se croisaient un jour, refuseraient sans doute de se parler. La répulsion n'est jamais aussi forte qu'entre personnes différentes, mais marquées du même sceau d'infamie. Émigrée bangladaise, Amina, figure principale du roman de la New-Yorkaise Nell Freudenberger *Les Jeunes Mariés*, est tellement soucieuse de s'intégrer à la middle class blanche de Rochester, à laquelle appartient son conformiste de mari, qu'elle s'évanouirait d'effroi devant la violence tellurique qu'incarne Agaat.

Cette dernière, métisse du Cap (Afrique du Sud), née durant l'apartheid, est, avec sa vraie/fausse mère blanche Milla de Wet, l'héroïne muette d'*Agaat*, saga immense de l'écrivaine afrikaner Marlene Van Niekerk. Quant à Hattie, figure de proue du roman d'Ayana Mathis *Les Douze Tribus d'Hattie*, elle est née, comme Agaat, dans un système fondé sur le racisme, celui de l'Amérique ségrégationniste du XX^e siècle.

La peur de la violence raciste, des coups et des insultes, n'est pourtant pas ce qui rassemble ces trois personnages romanesques. Ce qu'elles partagent, c'est l'angoisse de l'échec, la crainte lancinante de ne pas réussir à reproduire les codes. Ceux du maître blanc. « Tu viens d'une cabane et moi d'une maison en haut d'une colline », lance la colérique Hattie à son époux August. « Tes qu'un nègre », conclut-elle. « Toi, je vais te récupérer de fond en comble et te blanchir des pieds à la tête ! », promet Milla de Wet à la petite Agaat, et je vais te mater, et je vais te blanchir ! », répète-t-elle, après avoir frictionné la fillette « avec un mouchoir blanc, mais le mouchoir devient tout noir et l'eau devient toute noire et l'enfant était toujours toute noire ». C'est, du moins, ce qu'Agaat contera plus tard à Jakkie, son presque frère « immaculé », qui le rapportera lui-même au lecteur.

Pour la délicate Amina, en revanche, les choses sont plus simples. Elle considère son mariage avec George (rencontré sur le site AsianEuro.com) et son installation aux États-Unis comme les premiers pas vers le bonheur. Pour l'émigrée de Dacca,



qui a « toujours aimé les peaux claires » et le « chocolat Cadbury », la route se révèle semée d'embûches. Faire venir ses vieux parents et convaincre son époux de les accueillir n'est pas une mince affaire. Mais le jeu en vaut la chandelle, suggère ce roman doux-amer, au charme ambigu. « Au Bangladesh, on fait des projets, mais la plupart du temps, ils n'aboutissent pas.

Alors qu'aux États-Unis on fait des projets et ils se réalisent », dit Amina à George, qui sourit du bon mot.

Et puis ici, à Rochester, loin de la violence de Dacca, tout ce que risque la jeune épouse, c'est de subir la condescendance ou l'indifférence de son nouvel entourage – uniformément blanc, chrétien et d'une affable hypocrisie. Le Nouveau Monde

qu'elle découvre est fait de gros mensonges et de petites coucheries. Le pire, apprend-on un peu abruptement, à la fin du livre, c'est que ses hôtes blancs (et amis présumés) parlent à sa place. Pour son bien, cela va sans dire. Cette conclusion est d'autant plus troublante que l'auteur de *Les Jeunes Mariés* explique, dans ses remerciements d'usage, s'être inspirée, pour construire son roman, du récit que lui a fait une « femme extraordinaire », une Bangladaise, rencontrée un jour « dans un avion » : celle-ci lui a « confié sa vie », laissant la romancière « libre d'en faire » ce qu'elle voulait.

Mais qui se confie à qui ? s'interroge Alice, dans *Les Douze Tribus d'Hattie*. Contrairement à sa mère, née pauvre et qui le reste, Alice s'est mariée avec Royce, au milieu des années 1960 : « Il y avait si peu de docteurs parmi les gens de couleur, et en plus il était d'une famille très en vue », songe la jeune femme, se félicitant de sa « chance ». Sauf qu'Alice, à l'image des ses frères et sœurs, dont le roman égrène les destinées diverses, n'est pas heureuse. Elle aimerait, elle aussi, pouvoir s'épancher. Auprès de son employée de maison, la silencieuse Eudine ? Impossible. « Peut-être que seules les femmes blanches pouvaient faire de leur servante leur confidente ? Ou (...) forcer leur servante de couleur à écouter leurs confidences ? Se pouvait-il qu'Alice ne fut qu'une imitation de femme blanche fortunée (...) ? Elle

n'était pas entièrement certaine de savoir ce qu'elle imitait. »

Loin de tout sentimentalisme, Ayana Mathis signe un roman sensible, puissant, qui dessine, en filigrane, la naissance d'une nouvelle Amérique, celle qui saura élire un président noir, Barack Obama. *Les Douze Tribus d'Hattie* s'arrête en 1980, mais, hormis deux ou trois scènes, souvent très fortes, de confrontation (humiliante) avec des Blancs, le monde que décrit le roman est celui de l'entre-soi. Il s'achève sur une note de révolte – c'est-à-dire d'espérance. La rude et rayonnante Hattie, que ses enfants ont surnommée « le Général », a transmis à ses descendants le meilleur d'elle-même. Le passage de relais est chaotique, mais (à peu près) réussi, d'une génération à l'autre, comme il l'est, d'un pays à l'autre, dans *Les Jeunes Mariés*.

Les trois personnages partagent l'angoisse de l'échec, la crainte lancinante de ne pas réussir à reproduire les codes

Rien de tel dans *Agaat*, qui dit la fin d'un âge et la lente agonie d'une tribu : une vieille Afrikaner, Milla de Wet, qui, hier encore, régnait sur la grande ferme familiale, près du Cap, se retrouve cloûée sur son lit, muette, paraplégique – à la merci, dans tous les sens du terme, d'une servante noire, Agaat. Incapable de parler, la malade croit communiquer avec sa domestique, en clignant des yeux. Agaat la comprend-elle ? On n'en saura rien.

Les mots qui dansent dans la tête de Milla de Wet, et ceux qu'elle a écrits, dans les années 1950 et 1960, dans ses carnets intimes, forment un somptueux monologue. Marlene Van Niekerk, auteure d'un premier roman remarqué, *Triomf* (Ed. de l'Aube, 2002), s'exprime en afrikaans et il n'est pas question pour elle – ni pour le personnage de Milla – de parler à la place des « non-blancs », des massacrés de l'apartheid.

Car c'est peut-être qu'Agaat « la moricaude » en a bavé ! Adoptée en 1953 par Milla de Wet, qui, mariée au beau et brutal Jakkie, n'arrivait pas à tomber enceinte, la fillette est brutalement rejetée et ravagée au rang de servante, après la naissance (inespérée) de Jakkie. Ce garçon, que tous désiraient « posséder et qui vous échappait », finira, une fois la guerre d'Angola terminée, par émigrer aux États-Unis. Revenu sur le sol natal pour enterrer sa mère, c'est lui qui ouvre le roman et le clôt. Agaat, elle, n'a pas quitté la ferme. Elle est le fruit bâtarde d'un monde agonisant – et son héritière obligée. C'est elle, et non la vieille Afrikaner, la seule énigme qui vaille. « Quelque chose dans son énergie me fait peur », disait-elle Milla de Wet.

Récit symphonique – qui rend hommage à ses aînés, du roman de Joseph Conrad *Au cœur des ténèbres* (Flammarion, 2012), à celui d'André Brink *Une saison blanche et sèche* (Le livre de poche, 1990) – Agaat célèbre à sa manière, monumentale, la mort d'anciennes formes de racisme. Comme le font, plus humblement, *Les Douze Tribus d'Hattie* et *Les Jeunes Mariés*, chacun de ces trois livres s'interrogeant sur les traces, complexes et profondes, qui sont ainsi léguées aux nouveaux mondes. ■

Les Douze Tribus d'Hattie

(The Twelve Tribes of Hattie), d'**Ayana Mathis**, traduit de l'anglais (américain) par François Happe, Gallmeister, « Americana », 320 p., 23,40 €.

Fuyant le Sud ségrégationniste, Hattie et son mari, August, arrivent à Philadelphie au début des années 1920. Forte femme, Hattie, qui a perdu ses deux premiers bébés, voit grandir douze enfants. Le portrait d'une femme en colère, un travelling dans l'Amérique noire du XX^e siècle.



ROMAN**LES DOUZE TRIBUS D'HATTIE**

ROMAN

AYANA MATHIS

Malgré ses 17 ans, son énergie d'adolescente, Hattie vient de tourner le dos à l'insouciance. Car une poignée d'eucalyptus jetée dans l'eau chaude et des cataplasmes à la moutarde n'ont rien pu contre la pneumonie qui a emporté ses jumeaux. Deux ans auparavant, Hattie débarquait à Philadelphie avec sa mère et ses sœurs, fuyant la Géorgie ségrégationniste. Et la voilà, à peine mariée à August, et déjà brisée par la douleur.

Racontant, de 1923 à 1980, le quotidien d'Hattie et de ses douze enfants, la romancière Ayana Mathis dresse à la fois le portrait d'une famille et celui d'une nation. Dans ce chœur flamboyant, chaque voix s'élève à son tour : Floyd, devenu trompettiste de jazz ; Six, le prédicateur ; Ruthie, l'enfant de l'amour ; Allis, richement mariée ; Franklin, soldat à Saïgon ; ou Cassie, internée dans un hôpital psychiatrique, décrivent une mère adulée ou haïe. Car Hattie est loin d'être un personnage exemplaire, elle qui rêve de partir en laissant derrière elle cette famille qui l'empêche de vivre, mais finit toujours par rester, mutique, vaincue, puissante pourtant.

Lors de sa parution, en 2012, ce premier roman d'Ayana Mathis a secoué l'Amérique. Oprah Winfrey l'a porté aux nues, lançant la carrière de la jeune Américaine en la comparant à Toni Morrison. Évitant les pièges du pathos et du lyrisme bon marché, l'auteure mène à bien une œuvre ambitieuse, profonde et maîtrisée. Il lui

manque encore le sens de la composition, qui transformerait ce roman puzzle en une fresque éblouissante.

– **Christine Ferniot**

The Twelve Tribes of Hattie, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par François Happe
| Ed. Gallmeister | 316 p. , 23,40 €.



Les Douze Tribus d'Hattie, ou la vie d'une famille ayant fui la ségrégation en Géorgie. Ci-contre, une habitante de Harlem en 1956.

LE FIGARO MAGAZINE

3 janvier 2014

PREMIER ROMAN ÉTRANGER

La mélodie du malheur

*** LES DOUZE TRIBUS D'HATTIE,
d'Ayana Mathis. Gallmeister. 314 p.,
23,40 €. Traduit de l'anglais (États-Unis)
par François Happe.

Il est des livres dont on sait dès l'ouverture qu'ils vont nous marquer au fer. Ainsi du premier chapitre des *Douze tribus d'Hattie*, où l'on découvre cette jeune fille de 17 ans, tout à la joie de pouponner ses jumeaux. Elle les a prénommés Philadelphia et Jubilee, une « promesse » et un « espoir » lancés dans le ciel de sa nouvelle vie, à des milliers de kilomètres au nord de sa Géorgie natale. Une promesse, un espoir et, quelques pages plus loin, un coup de poing au cœur. Née en 1972, **Ayana Mathis**, dont c'est le premier roman, s'est vraisemblablement inspirée de sa grand-mère pour ébaucher son héroïne. Au fil des années, Hattie donnera naissance à onze enfants. Saisis à des moments décisifs de leur vie comme dans une suite de nouvelles, ils se succèdent sur le devant de la scène, solistes d'un même



F. PNA SCHIBERT

chœur qui ne fredonne pas vraiment la mélodie du bonheur. Traversant cahin-caha le XX^e siècle, chacun lutte pour y exister comme au sein de sa tribu. A contre-jour s'esquisse le portrait déchirant d'une mère qui ne sait pas comment montrer son amour à ces rejetons qui la « *dévorent vivante* ». Qu'est-ce qui fait tourner le monde, au fond, sinon les relations familiales ? Rarement on les aura vu décrites avec autant de justesse et d'intensité. Rien n'est à changer dans ce roman que survole l'ombre tutélaire de Toni Morrison. Mais les comparaisons sont superflues : Ayana Mathis se suffit à elle-même. **JEANNE DE MÉNIBUS**

Une autre Histoire

Ayana MATHIS

Succès surprise aux Etats-Unis en 2013, le premier roman d'Ayana Mathis fait d'elle l'héritière de Toni Morrison et de James Baldwin. Un coup de cœur.

Quelques grands écrivains ont abordé cet épisode de l'Histoire (James Baldwin, Richard Wright, ou plus récemment John Edgar Wideman) : la Grande Migration, entre 1910 et 1940. Cinquante ans après l'abolition de l'esclavage, deux millions d'Afro-Américains quittèrent le Sud, encore ségrégationniste, pour aller trouver du travail dans les villes industrielles du Middle West, du Nord et de l'Ouest. La Grande Migration changea l'Union de bien des façons, et fut à l'origine de nouvelles cultures comme le blues, le jazz, et plus tard la blackxploitation et même l'élection d'Obama. C'est un événement rarement traité par la fiction, et Ayana Mathis en a fait la trame de son premier roman. Cette native de Philadelphie, férue de poésie, est arrivée au roman par la voie d'un programme de *creative writing*. Paru en décembre 2012 outre-Atlantique, *Les Douze Tribus d'Hattie* y fut la surprise de l'année 2013 : 250 000 exemplaires vendus, grâce à un buzz assuré par Oprah Winfrey, la papesse de la télé yankee. Des chiffres en or et une bonne étoile, l'année même des quarante ans de l'auteur.

Au commencement est Hattie Sheperd, seize ans en 1923, jeune femme noire qui épouse August. Très vite, les mariés mais aussi la mère et les sœurs d'Hattie quittent la Géorgie, pour en finir avec les brimades quotidiennes des Blancs. Direction le Nord. Philadelphie, où le couple donnera naissance à cinq fils et six filles. *Les Douze Tribus d'Hattie* est l'histoire de cette famille : chaque chapitre concerne un des enfants, dont le prénom titre ledit chapitre. Le premier nous fait voir les filles aînées d'Hattie, des jumelles qui succombent rapidement à une pneumonie. Le lecteur prend vite conscience que, pour la famille, vivre signifie survivre. Et que la

La Grande Migration, entre 1910 et 1940, changea la face de l'Amérique

mère, figure centrale du livre, sera pour toujours une pleureuse sans larmes, elle qui les a déposées à terre dès son enfantement.

Apparaît Floyd, le premier fils, devenu, en 1948, trompettiste de jazz, par qui le livre aborde l'importance de cette culture et de ce genre de vie dans l'histoire noire des Etats-Unis. Bisexuel, Floyd est donc doublement brimé, par la couleur de sa peau et par sa sexualité. Nous découvrons tous les autres enfants, chacun à des dates particulières de leur vie. Des dates qu'Ayana Mathis a étalées entre 1925 et 1980.



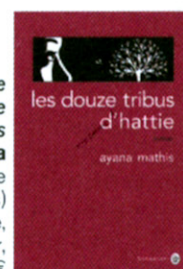
Ayana Mathis : un succès surprise aux Etats-Unis.

Le sort de chaque descendant Sheperd s'inscrit dans le destin familial, cherchant à s'y enraciner ou, au contraire, à y échapper. Chaque enfant est aussi le produit du présent de l'Amérique : l'un sera prédicateur, l'autre alcoolique et joueur, une sera mariée à un brillant médecin noir, une autre sera internée dans un institut psychiatrique. En creux de chacune des destinées, Hattie et August vivent, se déchirent, revivent ensemble.

Ainsi, le roman déploie, plus encore qu'il ne raconte, soixante ans de l'histoire d'une famille. La cellule familiale devient le microcosme par lequel est illustré, de façon brillante et envoûtante, un macrocosme : les Etats-Unis. Malicieuse, Ayana Mathis en profite pour écrire, sans avoir à le dire, les deux Grandes Migrations de l'histoire des Noirs aux Etats-Unis (la première entre les deux guerres, la seconde de 1945 à 1970). « J'avais l'idée des immigrants de première génération, nés dans le Nord, après que leurs parents ont échappé à la violence raciale du Sud, témoigne l'auteur, ces gens ordinaires qui eurent la lourde tâche de construire une nouvelle identité pour eux-mêmes, une nouvelle vie dans un nouvel endroit, et qui bâtirent essentiellement une nouvelle nation. » Si le roman l'emporte, c'est parce qu'il donne voix à ces émergences : générations, citoyens, nation, mais aussi cultures.

De l'aveu de son éditeur français, Philippe Bevin, la romancière avait commencé par écrire des textes épars quand, « au fur et à mesure de l'écriture, elle s'est rendu compte qu'un personnage central hantait ces fragments, que d'autres personnages autour de cette femme formaient une famille, que ces histoires formaient un tout et qu'elles composaient un roman ». C'est de ces fragments qu'est né le roman, auquel ils donnent aussi ses défauts : trop autonomes et parfois déséquilibrés, les chapitres successifs donnent l'impression de nouvelles indépendantes, et n'offrent pas au livre un centre de gravité. *Les Douze Tribus d'Hattie* vaut cependant par son cœur, omniprésent dans un roman dont les personnages restent longtemps à l'esprit et qui permet de comprendre de quel monde nous venons. **Hubert Artus**

★★★ *Les Douze Tribus d'Hattie (The Twelve Tribes of Hattie)* par Ayana Mathis, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par François Happe, 320 p., Gallmeister, 23,40€



27 décembre 2013

ELLE

LIVRES

L'AUTEURE DE LA SEMAINE ETATS-UNIS : LA NOUVELLE STAR

« Les Douze Tribus d'Hattie », premier roman d'une jeune Américaine inconnue, débarque en France auréolé de superlatifs. Lancée par la star des journalistes, Oprah Winfrey, qui l'a comparée dans son Book Club à Toni Morrison, Ayana Mathis est devenue une écrivaine phénomène aux Etats-Unis et progressivement dans le monde, où son livre est en cours de traduction en seize langues. Oprah Winfrey a raison, cet ouvrage est la sensation littéraire de cette rentrée d'hiver.

« Les Douze Tribus d'Hattie » conte l'histoire d'une mère. Alors qu'elle est encore presque une enfant, à peine 17 ans, Hattie « pouffe de rire sans arrêt » en regardant ses bébés – des jumeaux – s'endormir. Bonheur palpable de les imaginer arpenter bientôt la véranda comme deux petits châteaux branlants. Onze enfants plus tard, elle est « méchante comme une teigne », résume sans états d'âme l'une de ses filles, devenue adulte. Quelles grandes espérances ont été laminées pour aboutir à ce jugement sans appel ? Pour broser le portrait de cette femme insaisissable par ses proches et incompréhensible pour sa descendance, Ayana Mathis choisit la voie d'une narration ►

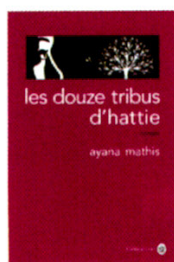
Ayana Mathis

ELLELIVRES

AYANA MATHIS

- fragmentée. Chaque chapitre déroule le parcours de l'un de ses enfants, et cette destinée révèle une facette de la personnalité de leur mère, âme trop cabossée pour se laisser attraper d'un bloc. Ainsi, on découvre l'histoire d'une famille durant tout le XX^e siècle, « Les Douze Tribus d'Hattie », métaphore américaine des douze tribus d'Israël.

Parce que c'est d'une fuite et de déracinés qu'il est question. Migration d'Hattie du Sud vers le Nord, de la ségrégation qui tue et qui fait baisser les yeux devant les Blancs à l'hypothèse d'une vie juste et meilleure, avant que, dans un mouvement pendulaire, ses enfants ne retournent vers la terre de leurs ancêtres ou n'essaient sur tout le territoire américain. Mais, en 1923, lorsque Hattie s'installe à Philadelphie, elle possède l'énergie d'un train lancé à grande vitesse et une foi inébranlable dans l'avenir. Alors que son mari, la faiblesse faite homme, se bercera de la nostalgie de la vie quotidienne en Géorgie, cette taiseuse refusera même d'en prononcer le nom, se contentant d'un elliptique « là-bas ». Et si elle pré-



nomme ses premiers-nés Philadelphia et Jubilee, c'est parce qu'elle veut « des noms qui ne fussent pas déjà gravés sur la pierre d'une tombe familiale dans un cimetière, quelque part en Géorgie ». Mais le Nord ne tiendra aucune de ses promesses et commencera par lui prendre ses enfants, la fossilisant dans une rage et une peine sans fond. Pour com-

prendre l'austérité de cette mère envers ses enfants, il faut lire la douleur qui la dévaste lorsqu'elle en perd trois, miroir en négatif de son sentiment maternel. Hattie, 17 ans donc, seule, tentant de sauver ses bébés mourant d'une pneumonie, enfermée dans une salle de bains avec l'espérance que la vapeur d'eau leur rendra un souffle de vie. Hattie, vingt ans plus tard, les sentiments gangrenés par la pauvreté, est contrainte de donner sa tardillonne, son ultime enfant, à sa sœur stérile et riche. Hattie sur le point de se désintégrer de chagrin.

Autant d'enfants et pas de temps pour la tendresse. « Ils ne comprenaient pas que tout l'amour qu'elle avait en elle était accaparé par la nécessité de les nourrir, de les habiller et de les préparer à affronter le monde. Le monde n'aurait pas d'amour à leur offrir ; le monde ne serait pas gentil. »

Comme Toni Morrison, Ayana Mathis n'est pas romancière à se répandre en explications ou à verser dans le pathos. Sa narration est sophistiquée, sa prose, viscérale et élégante, sa compassion envers cette mère féroce, immense.

OLIVIA DE LAMBERTERIE

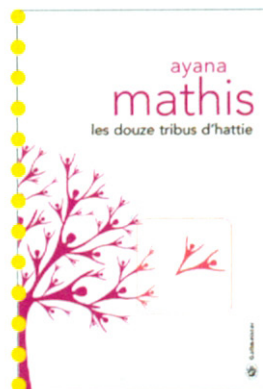
■ « Les Douze Tribus d'Hattie », d'Ayana Mathis, traduit par François Happe (Gallmeister, 311 p.). Sortie le 2 janvier.

B I B A

décembre 2015

SI VOUS AIMEZ TONI MORRISON

- **VOUS ALLEZ**
- **ADORER**
- **LES DOUZE**
- **TRIBUS D'HATTIE**
- En même temps qu'ils disent
- la souffrance d'une nation,
- ses onze enfants et sa
- petite-fille racontent la vie
- d'Hattie, qui a fui la Georgie
- ségréguée du début du
- XX^e siècle pour Philadelphie.
- Un siècle d'histoire noire
- américaine défile sous nos
- yeux grâce à l'écriture
- habitée de l'auteur. Captivant
- et somptueux. S. L.
- **Ayana Mathis, Gallmeister**
- **Totem, 10,50 €.**



Le Journal du Dimanche

12 janvier 2014

Le premier roman d'une Américaine raconte l'histoire de son pays au XX^e siècle, à travers une mère et sa descendance ayant fui le Sud et la ségrégation

Ayana Mathis

Les grandes familles

MARIE-LAURE DELORME

Avons-nous seulement une certaine quantité d'amour à délivrer ? Hattie fuit en 1923, avec sa mère et ses sœurs, le Sud rural et la ségrégation pour s'enraciner dans le Nord. Elle est âgée de 15 ans. Elle est jolie et joyeuse. Hattie épouse August. La ville de Philadelphie les accueille. Une maison à Wayne Street et un avenir meilleur. Elle a les deux : la réalité et le rêve. Des jumeaux naissent. Leurs singuliers prénoms, Philadelphia et Jubilee, sont synonymes d'espoir. Ils vont mourir des suites d'une pneumonie, en 1925, parce que l'argent manque cruellement, parce que la mère est isolée et inexpérimentée, parce qu'il fait froid dans le Nord. Quelque chose qui a été ne sera alors plus jamais. La romancière américaine Ayana Mathis raconte son pays à travers les douze enfants (cinq fils, six filles et une petite-fille) d'Hattie Shepherd. Chacun des survivants va se battre pour gagner sa parcelle de bonheur. Ils portent, incrustés en eux, les forces et les failles d'Hattie Shepherd. Son aspiration au bonheur puis son renoncement au bonheur. Sa chaleur d'adolescente et sa froideur de femme.

La mystérieuse personnalité d'Hattie Shepherd, son incapacité à aimer ceux qu'elle aime, court tout au long des *Douze Tribus d'Hattie*. Les enfants ont en eux un morceau de l'histoire de l'Amérique et un bout de l'histoire de leur mère. La liberté et la musique avec Floyd et sa bisexualité honteuse ; l'ascension sociale avec Alice mariée à un riche docteur ; la religion et la violence avec Six s'en allant en Alabama pour des journées d'éveil spirituel ; les

horreurs de la guerre avec Franklin parti combattre au Vietnam. Et surtout, la famille. Comment trouve-t-on, ou ne trouve-t-on pas, sa place au sein d'un clan ? Les frères et sœurs de la vaste famille Shepherd apprendront qu'un passé commun douloureux, loin de les souder à vie, va les séparer à mort. Ils tricotent avec leur mère un rapport différent selon leur personnalité. Haine, indifférence, amour, rancœur, reconnaissance. Le personnage d'une des filles, Bell, est l'un des plus beaux du roman choral. Elle est inapaisée et inexcusable. « *Elle craignait en permanence d'être foudroyée par une force quelconque à cause de ses défauts.* » Elle a fait scission avec sa famille. La mère lui dira : « *Mon Dieu, tu n'es pas facile à aimer.* »

La mort des jumeaux

Qui a ruiné la vie de qui ? Le couple formé par Hattie et August ne s'est jamais remis de la mort des jumeaux. August Shepherd s'est mis à jouer, découcher, boire. Hattie Shepherd s'est alors soucieuse de la survie de ses neuf fils et filles sans leur prodiguer d'affection. Bell ne se souvient pas avoir reçu un seul baiser de sa mère. Hattie Shepherd passait son temps à hurler et à rabrouer. Elle devait faire face au manque de nourriture, à l'absence de charbon, aux loyers impayés. Ses colères étaient homériques. Elle a frappé son fils de 8 ans à coups de baguette parce que le parquet de la chambre était gondolé, à la suite d'une fenêtre laissée ouverte par temps d'orage. Les enfants n'ont jamais vu leur mère s'abandonner à la tendresse. « *Elle leur avait fait défaut dans des domaines essentiels, mais à quoi cela aurait-il servi de*



Les « Douze Tribus d'Hattie » comme autant de personnages à découvrir sous la plume romanesque d'Ayana Mathis.

passer les journées à les serrer contre elle et à les embrasser s'ils n'avaient rien eu à se mettre dans le ventre ? » Et c'est sa vie à elle qu'elle voit peu à peu se gondoler, sans aucun recours possible. La maternité a éteint l'épouse, l'amante, la femme en un rien de temps. S'en sortir avant tout. La beauté de l'œuvre d'Ayana Mathis réside dans la lutte engagée contre soi et les autres. Le racisme, la folie, l'infidélité, l'alcoolisme, la violence. Chacun des Shepherd se bat sans baisser les bras.

Son amant la regarde tenir contre elle un de ses enfants sans une ombre de chaleur et s'interroge sur notre capacité à aimer à fonds perdu. « *Peut-être n'avons-nous qu'une certaine quantité d'amour à donner. Nous venons au monde avec notre portion, et si nous aimons sans être suffisamment aimés en retour, elle s'épuise.* » Les enfants ont été élevés sans manifestation d'amour, mais non sans acte d'amour. La mère ne montre ses sentiments que lorsque l'un d'eux se retrouve en danger. Elle rendra visite à sa fille tombée malade, avec qui elle est en froid depuis dix ans, tous les jours à l'hôpital. Bell est atteinte de tuberculose et mise en quarantaine. La fille ne sait alors pas quoi dire à sa mère. Le courage lui manque. Elle lui tend une petite ardoise où

elle écrit : « *Quel temps fait-il ?* » La mère dessine un gros nuage avec des tirets obliques et colle le papier sur la vitre. Elle articule : « *Il pleut.* »

Hommage à Toni Morrison

Son rêve. « *Un havre de sécurité au milieu d'une tempête.* » La mère a économisé quatre mille dollars, à force de boulots ingrats, pour acheter une modeste maison.

Son désir de commencer une nouvelle vie demeure ardent. Son fils l'avait suppliée d'accepter, de sa part, mille dollars pour compléter la somme nécessaire à l'achat de

la maison. Elle n'en verra pas un centime. Franklin aura dilapidé, entre-temps, la totalité de l'argent en alcool et en jeu. Le titre choisi par Ayana Mathis est une allusion aux douze tribus d'Israël. La romancière ne croise pas la petite et la grande histoire. C'est autre chose. Elle incarne parfaitement, par des pièces de destins singuliers, un pays tout entier. La grande migration, la construction, la ségrégation du Sud. Les Afro-Américains devant faire face ici, sur soixante ans, à l'ostracisme et à la pauvreté. Chaque chapitre peut se lire comme une nouvelle indépendante de l'autre. Mais le souffle romanesque d'Ayana Mathis

innerve la vaste fresque familiale pour raconter une seule et même histoire : comment fait-on pour, à la fois, partir et rester ? La nostalgie de ce que l'on a quitté, les chaleurs et les couleurs de la Géorgie, soulève les mots par rafales.

Ayana Mathis rend hommage, à travers des femmes noires, à toute l'œuvre de Toni Morrison. Ses figures sont pétrées d'orgueil (et ça les perd) et de rage (et ça les sauve). L'auteur s'arrête toujours au bord de l'émotion, comme des larmes sur le point de couler. Ses personnages féminins ou masculins sont présents puis prégnants. Elle nous fait entendre la voix des uns ; elle nous fait toucher la peau des autres. Hattie Shepherd finira par acheter sa petite maison dans le New Jersey. Elle aura mis cinquante ans à réaliser son rêve. Il sera alors trop tard pour recommencer une nouvelle vie. Mais reste l'avenir de sa petite-fille. La mère a appris à chacun de ses neuf enfants à se passer des autres pour réussir à surnager dans la vie. Son paradoxal héritage : aucun cadeau. Tout le roman d'Ayana Mathis parle de ça : on traverse, on transmet, on trépassa. La vie qui roule comme un caillou entre des doigts fragiles. ●

COMMENT TROUVE-T-ON, OU NE TROUVE-T-ON PAS, SA PLACE AU SEIN D'UNE FAMILLE ?



Les Douze Tribus d'Hattie, Ayana Mathis, trad. François Happe, Gallmeister, 320 p., 23,40 €.

madame

2 mai 2014

FIGARO



ROMAN

AMOUR ET DESCENDANCE

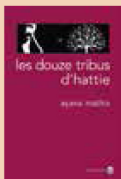
UNE FEMME, HATTIE, VENUE DE GEORGIE jusqu'à Philadelphie, mariée à August et mère de douze enfants dont les destins se déploient dans cette splendide saga sur fond d'histoire de l'Amérique du XX^e siècle. Best-seller aux États-Unis, ce roman sobrement impressionnant, qui va des années 1920 aux années 1980, parle de migration, de religion, et dresse le portrait d'une femme, à la fois dure et fidèle à sa famille, froide et dévouée, une combattante aux failles secrètes. Dans ce premier roman, Hattie devient une figure maternelle universelle : même pour elle, le rôle de mère est un mystère et la dépasse. Elle sait une seule chose : il faut tenir bon. Hattie se méfie de l'émotion ? Pas nous ! **I.P.**

✓ LES DOUZE TRIBUS D'HATTIE, d'Ayana Mathis, éditions Gallmeister, 320 p., 23,40 €. Traduit par François Happe.

23 janvier 2014

La vie

AYANA MATHIS Les Douze Tribus d'Hattie



ROMAN Écrit à la manière d'un recueil de nouvelles, voici l'éblouissant premier roman d'une auteure américaine promise à un bel avenir. *Les Douze Tribus d'Hattie* sont les 12 enfants d'une jeune fille noire débarquée en gare de Philadelphie en 1923, fuyant un Sud rural et ségrégationniste. Hattie découvre alors un pays où les Noirs « *ne descendent pas dans le caniveau pour laisser passer les Blancs* ». Elle épouse August, car elle est enceinte après leur première étreinte. De leur union sans amour naîtront ces 12 enfants dont on va suivre jusqu'en 1980 les destins divers et émouvants, Hattie s'efforçant de maintenir

vaille que vaille le groupe familial. C'est elle le lien puissant de ce roman choral. Elle qui les marque parfois jusqu'à la folie par son fort caractère. Certains se rebelleront. Franklin déraisonnera au Vietnam. Belle séduira Lawrence, l'homme capable de faire rire sa mère : « *Je voulais goûter au bonheur que j'avais vu en toi quand tu étais avec lui* », dit-elle à Hattie. Ayana Mathis s'interroge sur la difficulté d'aimer quand on a autant d'enfants imposés, de bouches à nourrir, de corps à vêtir. Mais en même temps que se constitue le puzzle de ses tribus, c'est le portrait d'une Amérique noire en train de grandir qui apparaît. Une Amérique riche d'énergies nouvelles, audacieuse, « *robuste comme un cheval de labour* », jeune, libre. Ayana Mathis se revendique de Toni Morrison. Le lecteur retrouvera ici une violence d'écriture, une sensualité, un réalisme et des fulgurances dignes de la nobel de littérature. **YVES VIOLLIER**

Gallmeister, 23,40 €.



LE PREMIER ROMAN ÉBLOUISSANT d'une jeune Américaine qui se met dans les pas de la nobel Toni Morrison.

Plus féminine du cerveau que du capiton

Causette

décembre 2014

LIVRES

Le premier roman d'une surdouée

« Elle descendit du train, le bas de sa robe encore souillé de la boue de Géorgie, le rêve de Philadelphie roulant telle une bille dans sa bouche, et la crainte de la grande ville plantée dans sa poitrine comme une aiguille. » Après « trente-deux heures passées sur un siège dur dans l'agitation du wagon réservé aux Noirs », Hattie arrive en gare de Broad Street avec sa mère et ses sœurs. Elles fuient le Sud ségrégationniste. Elle a 15 ans, nous sommes en 1923. À peine débarquée, elle observe que « les Noirs ne descendaient pas du caniveau pour laisser passer les Blancs ».

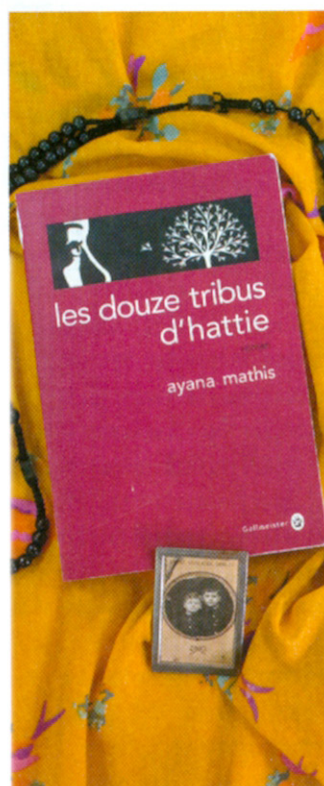
C'est donc sur cette terre que Hattie va construire sa vie, et sa tribu. Elle aura douze enfants. C'est à travers leurs portraits que nous la suivons. Haletants. Tournant page après page. D'abord les jumeaux Philadelphia et Jubilee, petits êtres juste de passage, aux poumons si serrés... Puis Floyd le trompettiste, Six le prédicateur, Ruthie, Ella, la riche Alice et Billups, Franklin, Bell, Cassie la folle, Sala... De 1925 à 1980 s'imposent en filigrane le portrait d'une mère lumineuse et très imparfaite et celui non moins accidenté d'un pays qui porte toujours en son cœur la possibilité d'un rêve. Il y a de la chair, du sable, la brûlure du soleil, la poussière, de la violence et un infini amour dans ce premier roman. Ayana Mathis: retenons ce nom.

Liliane ROUDIÈRE

Les Douze Tribus d'Hattie, d'Ayana Mathis.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par François Happe.

Éd. Gallmeister, 320 pages, 23,40 euros.



Les Echos

WEEK-END

26 juin 2020

CULTURE & STYLE



LITTÉRATURE AMÉRICAINE LES RACINES DE LA COLÈRE

Par Laura Berny, Philippe Chevilly,
Pierrick Fay, Isabelle Lesniak
et Jean-Philippe Louis

Devant la Maison-Blanche, le 30 mai. Le meurtre de George Floyd, le 25 mai à Minneapolis, a fait éclater des décennies de rage et de frustrations enfouies.

Alors que la mobilisation contre le racisme embrase les États-Unis et le monde, sept romans récents d'écrivains héritiers des militants des droits civiques nous aident à mesurer les ravages provoqués par l'esclavage et la ségrégation dans les États du Sud.



Le génocide indien et l'esclavage sont les deux plaies originelles de l'Amérique. La littérature comme le cinéma ont mis du temps à le reconnaître. Les premiers westerns présentaient les Amérindiens comme des sauvages. Les romans et les films évoquant le Vieux Sud éludaient la question du racisme, exaltant l'art de vivre des planteurs magnanimes avec leurs « bons esclaves ». L'œuvre la plus emblématique en ce sens est bien sûr *Autant en emporte le vent*. Alors que deux maisons d'édition françaises, Gallmeister et Gallimard, rééditent en ce mois de juin le best-seller de Margaret Mitchell, le film tiré du roman en 1939 s'est retrouvé sur la sellette aux États-Unis. Face à la colère provoquée par le meurtre de George Floyd, HBO a décidé de le retirer momentanément de son catalogue afin de le « contextualiser ».

Même si on apprécie ce mélodrame flamboyant et qu'on peut s'agacer de son retrait provisoire, force est de constater qu'il donne une vision déformée de l'Histoire. Pour appréhender la réalité du Sud, mieux vaut se plonger dans des livres récents qui bénéficient des dernières recherches historiques et remontent aux sources du mal : violence des esclavagistes, guerre de Sécession, émancipation en partie illusoire, exil des Noirs vers le Nord, maux non cicatrises du présent... James McBride, Colson Whitehead, Kevin Powers, Ayana Mathis, Greg Iles, Tayari Jones et Jesmyn Ward sont les auteurs, plébiscités outre-Atlantique, de ces romans fulgurants, inspirés par le combat militant de leurs aînés Richard Wright, Ralph Ellison, James Baldwin ou Toni Morrison.

**« L'OISEAU DU BON DIEU »
DE JAMES MCBRIDE (2015)
LE PELERIN DE L'ABOLITION**

Fils d'un révérend afro-américain et d'une fille de rabbin immigrée de Pologne, James McBride, huitième enfant d'une fratrie de douze grandie à Brooklyn, réinvestit l'un des chapitres les plus sensibles de l'histoire américaine et convoque quelques-uns de ses acteurs (l'abolitionniste controversé John Brown, Frederick Douglass, Harriet Tubman) dans cette épopée picaresque récompensée par le National Book Award 2013. L'action se passe au Kansas, juste avant la guerre de Sécession. John Brown a embarqué sa ribambelle de fils et quelques volontaires aux profils hétéroclites dans sa campagne pour « libérer chaque homme de couleur du Sud avec la Bénédiction du Seigneur ». De campements rebelles en champs de bataille, le narrateur, un orphelin que tout le monde prend pour une fille et surnomme Petite Échalote, participe à ce combat sincère mais désordonné, pas toujours soutenu par les principaux intéressés. « J'étais esclave, mais c'est pas gênant quand vous y êtes habitué. Vous mangez à l'œil. Vous avez un toit sur la tête gratuitement. C'est quelqu'un d'autre qui se casse la tête pour vous », explique le héros candide... Un regard cinglant sur les prémisses de la guerre civile américaine, adapté en série télé avec Ethan Hawke.

Traduit par François Happe, Totem Gallmeister, 480 p., 11,50 €.

**« LES DOUZE TRIBUS D'HATTIE »
D'AYANA MATHIS (2012)
LE NORD, ELDORADO TROMPEUR**

Lorsqu'Hattie et sa famille quittent la Géorgie en 1923 pour le Nord, les gares locales ne sont pas équipées de toilettes pour les Noirs. Dans la rue, il faut descendre dans le caniveau pour laisser passer les Blancs et fixer le bout de ses chaussures pour éviter les ennuis. Le pasteur qualifie Philadelphie de nouvelle Jérusalem... Tout ira pour le mieux une fois qu'elle y sera installée, se persuade la jeune fille, qui n'est pas la plus à plaindre : son père est le seul homme de couleur propriétaire de son affaire en ville. Entre 1920 et 1940, quelque 2 millions de Noirs – dont la grand-mère de l'autrice – chercheront, comme son héroïne, le salut au Nord. Souvent sans trouver l'apaisement escompté. Hattie élèvera ses douze enfants dans la rigueur des hivers de Pennsylvanie, partagée entre les souvenirs effrayants de sa Géorgie natale (qu'elle refuse de nommer autrement que « là-bas ») et la nostalgie des pacaniers, des liquidambars et des pêches géantes. Le premier roman d'Ayana Mathis est si touchant qu'il a été promu par Oprah Winfrey et plébiscité par un large public en 2012. La presse a comparé la prometteuse écrivaine quadragénaire, grandie dans les quartiers nord de Philadelphie, à Toni Morrison.

Traduit par François Happe, Totem Gallmeister, 336 p., 9,80 euros.